

## Retrouvailles

Les deux femmes se toisaient du regard, l'une recroquevillée par quatre-vingt-douze ans d'existence, et l'autre, droite du haut de ses trente-quatre ans. Près de soixante ans d'incompréhension et d'amertume pour l'une, de tristesse et peut-être de remords pour l'autre, les séparaient. Elles ne s'étaient pas revues depuis près de vingt ans. Elles s'étaient trouvées un jour d'hiver au bord d'une falaise, étaient restées dans les bras l'une de l'autre sans se connaître et aujourd'hui, elles ne se reconnaissaient plus. Marie avait accepté de revoir la vieille dame et venait de frapper à sa porte. Un long moment s'était écoulé avant qu'une silhouette rabougrie n'apparaisse au travers des carreaux de la porte d'entrée vitrée. Était-il dû au poids de toutes ces années à déplacer ou bien aux dernières minutes d'une attente inespérée qui allait enfin se terminer ? Les deux femmes se faisaient face maintenant, l'une s'écarta pour laisser le passage à l'autre qui entra sans un mot, se dirigea vers la pièce qui était ouverte devant elle, puis se retourna brusquement.

— Bonjour Lisette, dit-elle froidement.

— Bonjour Marie. Tu ne m’embrasses pas ?

La jeune femme ignora ce qui était plus une remarque qu’une interrogation, et ajouta :

— Tu peux me dire maintenant pourquoi tu as voulu me voir ?

Le ton sec, mais surtout maladroit, de la jeune femme surprit un peu la vieille dame, mais celle-ci n’en laissa rien paraître. Elle avait bien sûr imaginé des retrouvailles embrassées, des mots bafouillés entre deux sanglots, des regards complices et émus... Rien de tout cela, mais elle fit comme si de rien n’était et invita Marie à s’asseoir d’un geste à peine ébauché. De longues minutes s’écoulèrent durant lesquelles Lisette regarda Marie. Comme elle avait changé ! Elle était devenue une belle jeune femme, grande et mince. Sa silhouette élancée surprit un peu Lisette qui avait gardé de Marie l’image d’une adolescente boulotte, dont les rondeurs étaient d’ailleurs l’objet de moqueries de ses camarades de classe. Elle avait coupé ses très longs cheveux qui, à l’époque, lui tombaient sur les hanches. Ils étaient si longs qu’elle pouvait les enrouler l’hiver autour de son visage pour s’en servir de cache-col ! Aujourd’hui, ses cheveux châtain, très courts, s’illuminaient de quelques petites mèches blondes. Elle faisait très distinguée malgré un habillement plus que quelconque. « Jeans, tee-shirt, baskets, une tenue normale pour les jeunes d’aujourd’hui », se dit Lisette qui repensa aux jolies petites robes à col dentelle

qu'elle lui avait connues autrefois et qui attisaient aussi la jalousie des petites péronnelles de l'école.

— Marie ! Je suis si heureuse !

— Écoute, Lisette, je suis là comme tu me l'as demandé et je voudrais savoir pourquoi tu as tenu à me revoir.

— Je lis de la colère dans tes yeux. De la colère parce que tu m'en veux si nos deux vies, qui se sont un jour croisées sur une falaise, se sont ensuite écartées pour prendre des directions complètement opposées...

— De la colère ? Des directions opposées ? Si c'est pour t'entendre arranger la vérité de cette façon, ce n'est pas la peine que je reste !

— Non, non ! Ce n'est pas pour ça ! Ce n'est pas pour ça, reprit Lisette plus doucement. Me faire pardonner, te donner les raisons de mon long silence, peut-être, t'expliquer...

— Mais expliquer quoi ? Il n'y a rien à expliquer. Tu m'as rejetée, j'ai survécu et j'ai oublié. J'ai tout oublié !

— C'est... parce que tu m'as dit au téléphone que la vie pour toi n'avait pas de sens particulier...

— Oui, je t'ai dit ça, c'est vrai, l'interrompit brusquement Marie. Parce que ma vie, elle a été bien galère durant des années, et qu'il n'y a aucun sens à y chercher, mais tu n'en as jamais rien su puisque tu t'es désintéressée de moi !

— Mais non, Marie, c'est faux !

— Si je suis venue aujourd’hui, c’est... par égard pour ton âge. Rien de plus !

La jeune femme lui lança alors un regard si froid en la dévisageant de haut en bas que Lisette en éprouva une certaine gêne. C’est vrai qu’elle était vieille et toute rabougrie, mais encore très alerte malgré son grand âge. Tous les jours, elle se rendait par le chemin étroit qui menait au cimetière pour arroser les fleurs sur la tombe de ses patrons. On ne la remarquait même plus dans le village, tant on était habitué à voir sa silhouette longer les façades des maisons le soir. Une silhouette grise, courbée et cassée comme ces troncs d’arbres secs et noircis par le temps.

— Je n’ai rien à te donner, reprit Lisette, si ce n’est...

— Tu n’as jamais rien eu à me donner, l’interrompit de nouveau Marie, rien, même pas l’affection que j’attendais...

La vieille dame s’était demandé de nombreuses fois comment se passerait cette entrevue et elle envisagé tous les scénarios possibles. Elle savait que ce ne serait pas facile, mais l’attitude de Marie, le ton de ses paroles, son regard étaient si froids qu’elle se recroquevilla davantage sur elle-même.

— Il faut que tu saches pourquoi j’ai agi ainsi. Il faut que tu connaisses la vie qui a été la mienne durant tant d’années, une vie qui va bientôt finir et qui n’a été que vide, néant, misère, une vie de rien...

Mais qui a fini par avoir une raison d'être ! C'est cela que j'ai à te donner, la certitude que chaque vie en a une, même la tienne. Alors, je voudrais que tu m'écoutes !

— C'est bon ! Je ne suis là, mais par conscience en quelque sorte, uniquement parce que je sais que la vie dont tu me parles s'achèvera en effet bientôt... Je ne veux pas avoir de remords, moi...

— Eh bien, voilà. Je me suis longtemps demandé ce que j'étais venue faire sur cette terre, quelles en étaient les raisons. La rencontre fortuite d'un spermatozoïde et d'un ovule... Mais au-delà ? Rassure-toi, je n'ai aucune envie de répondre à ces questions ou même d'en chercher les réponses. Tout ce qui fait la foi ou l'intuition d'un possible au-delà ne m'a jamais effleurée. Toutes les certitudes ont glissé sur moi sans laisser de marque, sauf une, celle qui fait que je voulais te revoir. Le doute ne m'a jamais atteint. J'ai survécu à un incroyable et tragique événement qui a marqué mes deux ans. Je n'aurais jamais dû en réchapper et j'ai toujours pensé que si ma vie avait été épargnée, c'est parce que mon existence devait être justifiée. C'est ce qu'il faut que tu saches.

— Écoute Lisette ! Tout cela, c'est du charabia pour moi. Quel tragique et incroyable événement ? Je n'ai pas fait d'études et encore moins de philosophie. Alors, je ne comprends pas...

— Moi non plus, je n'ai pas fait d'études. Le peu que je sais m'a été apporté par les personnes que

j'ai côtoyées et les années ont fait le reste en polissant mon langage. Mais à ton âge, le mien était quand même moins rude...

— Mon langage, ce sont les années qui l'ont rendu ainsi...

— Les années ! Mais tu es si jeune encore ! Trente ans !

— Trente-quatre !

Lisette attendit un peu avant de continuer.

— Tu veux prendre quelque chose ? Un café, un thé ?

— Un coca, je veux bien, si tu as.

— Je suis désolée, bredouilla la vieille dame... Je n'en ai pas... Je n'avais pas pensé...

— Tant pis ! Continue. Qu'as-tu donc de si important à me dire ? Je suis prête à t'écouter. Je ne ferai pas comme toi qui m'as laissé tomber il y a vingt ans comme une chaussette malpropre ! J'étais quoi pour toi ? La fille que tu n'avais jamais eue ? Ou ta petite-fille plutôt ? C'est ça que tu disais ! Aujourd'hui, il te reste quoi ? Hein ? Il te reste quoi ?

Marie avait haussé le ton.

— Tu pleures maintenant ? Ça ne sert à rien de pleurer, c'est facile !

La jeune femme ne mesurait pas le décalage entre ses paroles et celles de cette vieille dame toute rata-tinée sur sa chaise. Elle ressentit un sentiment de malaise. Elle regrettait ce qu'elle venait de dire. On ne parle pas comme ça à une personne âgée et vulnérable. Elle le savait bien, elle qui travaillait auprès

de gens de cet âge. Mais la peine qu'elle avait engrangée depuis des années la rendait désagréable et presque agressive. Elle s'en rendait bien compte et avait conscience que son comportement et ses paroles étaient incongrus. Elle était vieille Lisette, si vieille... Et elle restait silencieuse, si silencieuse, comme si elle venait de casser le son de sa voix. Le manque de bruit l'agressait. Elle aurait voulu qu'elle parle, qu'elle s'énerve elle aussi, qu'elle réponde, mais rien. Le silence finit par la désarmer. Peut-être était-elle allée trop loin...

Marie attendait que Lisette relève la tête et parle. Mais rien, toujours rien.

— D'accord, j'ai peut-être été un peu cassante dans mes paroles... mais je t'écoute.

Lisette sortit un mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux, de petites taches bleu clair noyées au milieu des rides.

— Tu n'as pas été cassante, Marie, tu as dit ce que tu pensais avec tes mots, avec ton cœur écorché vif. Les mots, c'est comme les morceaux de verre qui, roulés par les vagues du temps, deviennent de petites pierres bien polies et émoussées, comme celles que l'on allait ramasser au bord de la mer. Tu te rappelles ? On en trouvait de toutes les couleurs et on les collait sur les coquillages pour en faire de jolis pendentifs !

Un sourire réunit les deux femmes quelques instants.